



«J'ai un lien particulier au côté poétique de la création lumières.»

Quentin Brichet, régisseur général au Théâtre de Vidy

Aux abords du plateau, les coulisses fourmillent. Souvent vêtus de noir, les techniciennes et techniciens du spectacle montent et bougent les décors, braquent les projecteurs, manient les consoles du son, activent la machinerie et assurent les captations vidéo. Artisanas et artisans de l'ombre, ces couteaux suisses de la technique pratiquent plusieurs métiers en un. Depuis dix ans, cette polyvalence est attestée

par un certificat de capacité (CFC) mis sur pied par Artos (Association romande technique organisation spectacle) et son pendant alémanique, l'association SVTB-ASTT. Reconnu, le métier est désormais clairement identifié: les professionnelles et professionnels sont des techniscénistes. Quentin Brichet, aujourd'hui régisseur général au Théâtre de Vidy, a décroché son diplôme en 2016. Ado, il rêvait de fouler les planches en tant que comé-

dien. «Je monte sur scène depuis l'âge de 7 ans, j'ai fait de la magie puis du théâtre au Collège. J'ai donc commencé le Conservatoire de Genève... mais ça ne m'a pas du tout plu!» Il se met alors à prospecter dans la ribambelle de métiers des arts vivants (lire pp. 43 à 45) et découvre la formation de techniscéniste. Pendant quatre ans, il explore toutes les facettes d'un métier de plus en plus complexe, qui se métamorphose au gré des innovations

technologiques.

«Ils sont overbookés»

«Auparavant, les techniciens se formaient sur le tas ou venaient d'autres métiers. Ils étaient électriciens, menuisiers ou électroniciens, explique Carmen Bender, technicienne du spectacle et secrétaire générale d'Artos. Désormais, le métier est reconnu et le CFC est de plus en plus demandé par les institutions.» La formation repose sur trois piliers: l'appren-

24 heures

tissage en entreprise, les cours théoriques et de culture générale (donnés à La Manufacture, Haute École des arts de la scène à Lausanne) et les cours inter-entreprises. Actuellement, 52 apprentis découvrent les ficelles du métier - dont près d'un tiers de femmes. Certains se spécialisent en suivant des formations continues et en passant des brevets fédéraux.

Dotés de compétences pointues, les techniscénistes sont très prisés sur le marché du travail. «Aujourd'hui, il est très compliqué de trouver un technicien certifié. Ils sont overbookés!» se réjouit Claude Parrat, responsable de la formation à La Manufacture. Technicienne free-lance, Sophia Meyer confirme: «Je n'ai pas eu besoin de passer des appels pour trouver du travail. C'est valorisant pour nous», confie la jeune femme, diplômée en 2019 après sa formation à l'Opéra de Lausanne. «Comme ils savent tout faire, ils sont aptes à trouver la solution dans tous les domaines aussi variés que la métallurgie, l'électricité ou le travail en hauteur.»

Ce métier polymorphe implique une armada de pratiques composites mais aussi de risques (chutes, blessures, décharges électriques). «Le CFC a permis de combler une lacune importante, celle de la sécurité. Il était essentiel de former les techniciens afin de réduire le nombre d'accidents, souligne Claude Parrat. Désormais, ils sont équipés et connaissent les dangers potentiels.»

Éclairer une boîte noire

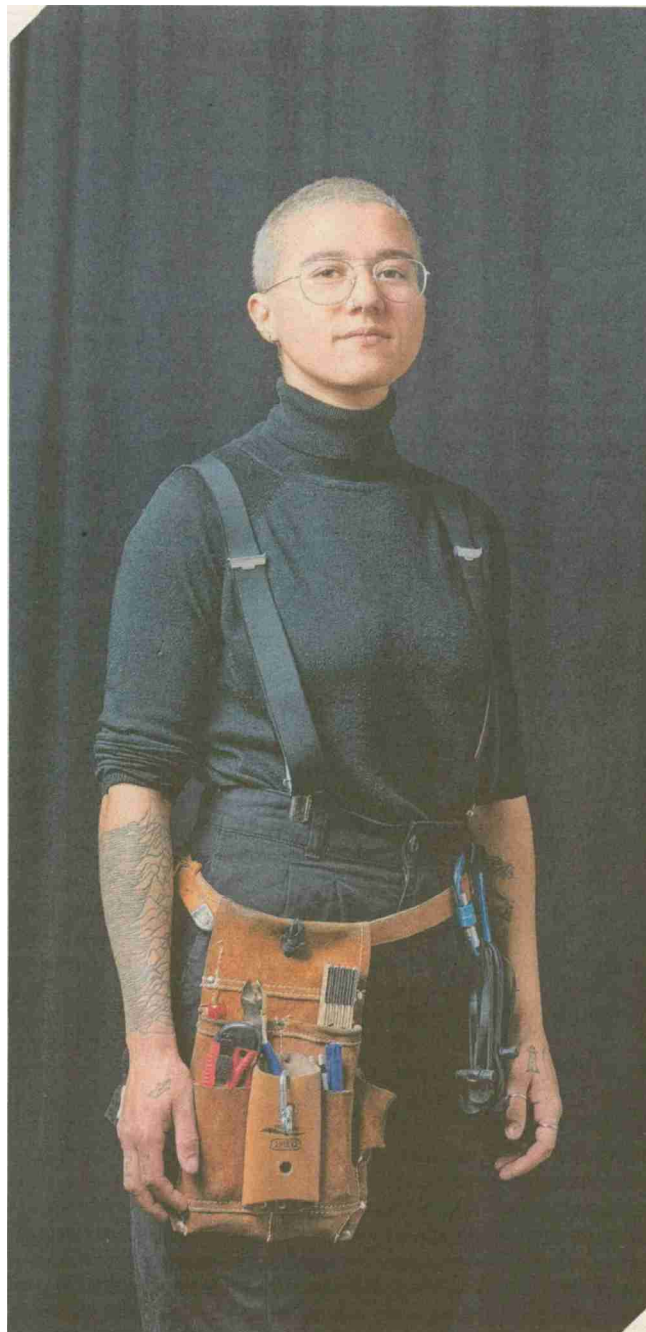
Parmi toutes les cordes (attention à ne pas prononcer ce mot sur scène, ça porte la poisse) à leur arc, les techniscénistes ont en souvent une qui frémit davantage que les autres. Quentin

Brichet cultive sa créativité lorsqu'il pare un spectacle d'éclairages. «J'ai un lien particulier au côté poétique de la création lumières. Le son me parle beaucoup moins.» L'art de la lumière a aussi cueilli Sophia Meyer. «J'aime l'idée de pouvoir éclairer une boîte noire comme on le souhaite. Je la vois comme une peinture que l'on réaliserait live. D'ailleurs, à l'opéra, on parle de tableaux scéniques.» La technicienne enchaîne les contrats et diversifie ses activités. «J'ai beaucoup travaillé dans le théâtre, mais je commence à faire les lumières de concerts. Dans ce métier, il y a mille voies possibles!»

Natacha Rossel

«J'aime l'idée de pouvoir éclairer une boîte noire comme on le souhaite.»

Sophia Meyer,
techniscéniste free-lance



Formation

Les techniscénistes certifiés sont déjà très convoités

Née il y a quatre ans, la formation a vu ses premiers apprentis recevoir leur CFC en juillet dernier

Sécurité lacunaire, salaires non conventionnés, retraite partiellement assurée, dans le milieu du spectacle, les techniciens - comme ils sont appelés communément - n'avaient, semble-t-il, pas la vie rose. Formés sur le tas, ils finissaient leur carrière «le dos en ruine et les genoux en coton». Le tableau est sans doute excessif, mais brossé ainsi il explique pourquoi Artos (Association romande technique organisation spectacle) a mis en place en 2011 une formation en quatre ans qui répond, d'une part, à «l'évolution, notamment technologique, des arts de la scène et de la programmation culturelle» et, d'autre part, «permet de prévenir les accidents encore trop nombreux», explique Claude Parrat, responsable de la filière techniscéniste CFC de la Manufacture (Haute Ecole de théâtre de Suisse romande - HETSR). Depuis sa mise en place, 46 apprentis suivent le cursus en Suisse romande dans 22 lieux de représentation - dont le Théâtre de Vidy et le DI, et 23 entreprises - dont la RTS.

Généraliste et polyvalente

Au terme de celui-là, les techniscénistes* sont aptes à assurer tant l'éclairage que la sécurité, l'enregistrement et la projection vidéo, la sonorisation, la construction de décors ou l'installation de la scène. Ils ont, en outre, de bonnes notions en effets spéciaux. On le voit, la formation est généraliste et polyvalente. Validée par la Confédération, elle conduit à un certificat fédéral de capacité.

Le 3 juillet dernier, ils étaient neuf Romands à le recevoir pour la première fois. Nidea Henriquez, 25 ans, est du nombre. A peine son apprentissage terminé au Petit Théâtre de Lausanne et son CFC en poche, la jeune femme travaillera pratiquement toute la saison 2015-2016 qui a débuté en août. «Entre mandats de trois jours à une semaine, création lumières pendant trois semaines en septembre en Valais et Petit Théâtre cet hiver, ma saison est presque faite», raconte



Les techniscénistes doivent accepter de travailler dans des conditions parfois acrobatiques. DR

celle qui ne recherche «pas forcément» un poste fixe pour l'instant: «J'ai envie de travailler pour différentes compagnies, sur différents projets à différents endroits. C'est enrichissant et ça me permet d'agrandir mon carnet d'adresses, de tester de nouvelles choses, de me perfectionner et de faire des rencontres.»

Il n'empêche que la demande pour ces nouveaux diplômés semble bien être là, ce que confirme Claude Parrat: «Nos neuf techniscénistes diplômés ont tous trouvé un job, certains ont même pu choisir entre trois postes. Idem pour ceux de 3^e année, déjà courtisés. Non seulement il y a une demande, mais elle va aller en augmentant car cette formation répond à un vrai besoin de la profession.» Claude Parrat ajoute: «Certes, c'est une formation initiale au cours de laquelle l'apprenti touche à beaucoup de matières. Et, oui, pour être un bon éclairagiste ou un bon sondeur, il faut de l'expérience, de la bouteille, avoir quelques années de pratique. Mais nos diplômés ont des bases solides dans tous ces domaines, ce qui leur permettra par la suite de se spécialiser dans leur branche de prédilection.» Celle de Nidea Henriquez, c'est la lumière. «Ça ne me gêne pas

de tout d'être une exécutante, de travailler sur le plateau, mais ce que je vise à terme, c'est la création lumière. Créer, tout simplement. Plus tard, j'aimerais aussi faire de la mise en scène.»

Costauds en maths

Si la formation est ouverte à tout le monde, Claude Parrat préfère que le futur apprenti ait déjà 18 ans (pour les horaires de nuit et de week-end), ait un peu roulé sa bosse, possède quelques bonnes notions de sciences et soit bon en maths (en lumières, sonorisation et construction de décors, ça

aide). Au nombre des qualités à avoir, il faut bien évidemment aimer le changement, être flexible et polyvalent et, ajoute Nidea Henriquez, «accepter les horaires, être d'accord de travailler avec beaucoup de monde, que ce soit parfois difficile et, surtout, se mettre au service du spectacle, d'une pensée artistique, d'un public et/ou d'un metteur en scène. S'effacer derrière son métier qui doit être une passion», explique-t-elle enthousiaste.

*Le terme de technicien n'est pas autorisé pour une formation initiale <http://www.artos-net.ch/cfc-technisceniste> **Patrizia Rodio**

PUBLICITÉ

Formation diplômante et à distance !

Prochains débuts de cours

- 16.11 Certificat HRSE Assistant en Gestion du Personnel
- 18.01 Certificat MarKom/Généraliste en Marketing
- 18.01 Brevet Fédéral Spécialiste en Marketing
- 01.02 Brevet Fédéral Spécialiste en Vente
- 22.02 Brevet Fédéral Spécialiste en Ressources Humaines

EDUQUA

FORMATION
www.fmpformation.ch

Chaque samedi

Trouvez le job de votre quotidien

SAMEDI 21 SEPTEMBRE 2013

Les rendez-vous de l'emploi

27 offres

LE DEBUT D'UNE NOUVELLE VIE !

jobwatch.ch

JOB WATCH
LE PORTAIL HORLOGER DE L'EMPLOI



SPÉCIAL APPRENTISSAGE

www.journaldujura.ch

Paraît chaque mercredi et samedi



SPECTACLES Rencontre avec un apprenti techniscéniste, métier qui se pratique dans les salles de théâtre et d'opéra, les festivals ou encore l'événementiel

Il travaille dans les coulisses, au sens propre du terme

SANDRA HILDEBRANDT

Agé de 22 ans, Bastien Aubert est depuis deux ans apprenti techniscéniste au théâtre du Passage, à Neuchâtel. Après avoir entendu parler de cette formation, il s'est inscrit sans trop savoir à quoi s'attendre. «On ne voit jamais tout ce qui se passe en coulisses, tout le travail et le personnel que ça demande. Quand j'ai cherché ma place d'apprentissage, je ne connaissais que peu le milieu du théâtre», se souvient-il. «Désormais, je l'adore.»

Vielle de deux ans seulement, la formation répond à un manque dont souffre le pays. «En Suisse, le métier s'apprenait sur le tas», explique Nicolas Berseth, responsable de la formation professionnelle à la Manufacture, la Haute Ecole de théâtre de

Les exigences élevées de la formation ne font pas peur. Pour Bastien Aubert, elles constituent même un atout. «Les cours sont très poussés et très complets, cela nous permet d'être polyvalents», observe-t-il. «Nous acquérons une base dans de nombreux domaines relatifs au monde du spectacle.» Un grand avantage en termes d'employabilité, puisque la Suisse a peu de grandes structures. «Il est plus viable pour les petites entreprises culturelles que les employés sachent tout faire», observe Nicolas Berseth.

Si Bastien Aubert n'a pas encore choisi le domaine dans lequel il se lancera une fois son apprentissage terminé, il reconnaît que les possibilités sont vastes: événementiel, festivals, théâtres ou opéras. A cela s'ajoutent aussi les possibilités d'emplois temporaires. «On fait énormément de rencontres avec des gens géniaux. Ça ouvre des portes.»

Souvent dans le stress

Malgré l'ambiance très agréable, due en grande partie à la collaboration qui règne sur le lieu de travail, il y a de fortes exigences. Les délais sont courts et le travail se fait souvent dans le stress. «C'est un métier rude, physiquement et mentalement», explique le jeune Neuchâtelois, qui recommande d'avoir 18 ans pour entreprendre cet apprentissage. «Les horaires sont irréguliers, il faut parfois travailler la nuit, et souvent se déplacer.»

Nicolas Berseth confirme en indiquant que certains jeunes sous-estiment la difficulté de la profession: «Il faut avoir des nerfs solides. C'est très intense». Mais cela constitue parfois aussi un défi: «Avec ce métier, niveau instabilité, je suis servi!», atteste Bastien Aubert. «J'ai découvert un milieu que j'aime et qui me convient parfaitement. Je ne pensais pas qu'à 22 ans j'aurais trouvé un métier que je suis heureux d'exercer.»

Entreprises formatrices dans la région (en juin 2013): Eclipse à Bienne, GG-Tech à Reconville, Arc en scènes à La Chaux-de-Fonds, Soundpatch à Neuchâtel et le théâtre du Passage à Neuchâtel.



Bastien Aubert dans les coulisses du théâtre du Passage, à Neuchâtel. «Je ne pensais pas qu'à 22 ans, j'aurais trouvé un métier que je suis heureux d'exercer.» DAVID MARCHON

«On fait énormément de rencontres avec des gens géniaux.»



BASTIEN AUBERT
APPRENTI
TECHNISCIEN

Suisse romande. «On était alors menuisier, ébéniste ou électricien.» Si un brevet fédéral existait déjà dans le domaine, un enseignement plus général pour les jeunes qui finissent l'école faisait défaut.

Exigences élevées

Bastien Aubert a été l'un des premiers. Lorsqu'il a commencé ses cours en 2011, la première volée n'était constituée que de treize apprentis. L'année suivante, le succès était déjà au rendez-vous: presque le double de jeunes s'étaient inscrits.

De nombreuses compétences sont requises

La formation fédérale de techniscéniste, qui conduit à un certificat fédéral de capacité (CFC), dure quatre ans en raison «du nombre important de domaines de compétences définis pour cette profession», selon Thomas Jäggi, secrétaire général d'Artos, Association romande technique organisation spectacle. Elle est organisée en mode dual: en entreprise et en école - à la Manufacture (Haute Ecole de théâtre de Suisse romande), à Lausanne, pour les apprentis romands, afin de permettre un lien privilégié avec le monde du spectacle. Les principales branches théoriques

enseignées sont la machinerie et les techniques de construction scénique, l'éclairage et l'électricité, la sonorisation et la prise de son, la vidéo et l'intégration de médias, la sécurité et les effets spéciaux. Si cette dernière branche peut surprendre, elle occupe une place importante dans le programme: «Nous familiarisons les élèves aux fumigènes, au feu, ainsi qu'aux lasers», explique Nicolas Berseth, responsable de la formation professionnelle à la Manufacture. «Technicien d'effets spéciaux est un autre métier, mais nous leur montrons ce qui existe et qui doit l'effectuer.»

Pour les manières enseignées, l'école collabore avec d'autres établissements, par exemple le Centre de formation aux métiers du son et de l'audiovisuel pour ce qui touche à la sonorisation. A ces domaines s'ajoutent les branches d'enseignement général.

Durant les deux premières années de la formation, les cours professionnels occupent deux jours de la semaine, puis une seule journée durant le reste du cursus. Sept cours interentreprises de quatre à six jours sont aussi mis sur pied par Artos, répartis pendant les quatre ans.

Diplôme pour les techniciens

LAUSANNE La formation initiale manquait. La première volée vient de recevoir son CFC.

BERTRAND FAVRE (TEXTES ET PHOTOS)
info@lacote.ch

Ils travaillent dans l'ombre et fabriquent du rêve: ce sont les techniciens de scène qui, derrière les rideaux, en régie ou dans les coulisses, mettent tout en œuvre pour la bonne marche du spectacle et le plaisir du public. Depuis 2011 seulement, ce boulot mystérieux porte le nom de technicien. Désormais, on peut l'apprendre officiellement: quatre ans d'un apprentissage extrêmement dense où l'on touche à la lumière, au son, aux effets spéciaux, à la scène, bref à

toute la technique du spectacle, avec à la clé un CFC. La première volée de techniciens romands vient de recevoir son certificat. Deux femmes et sept hommes sont désormais officiellement habilités à assurer aussi bien l'éclairage, les effets spéciaux, la sécurité, l'enregistrement et la projection vidéo que la sonorisation, la construction de décor et l'installation de scène.

Formation duale: pratique et théorique

«Avant, on se formait sur le tas, on était technicien du spectacle. Un apport théorique et pratique manquait dans ce domaine pour que la profession soit reconnue. Aujourd'hui, l'appellation de technicien ne s'applique plus à une formation de base. On se

forme donc en tant que technicien et l'on peut ensuite se perfectionner afin d'obtenir un brevet fédéral de technicien du son ou du spectacle», explique Thomas Jäggi, chargé des formations techniques chez Artos (Association romande technique organisation spectacle).

Des cours à la Manufacture à Lausanne

Conçue en mode dual, la formation pratique s'acquiert au sein d'une entreprise formatrice (théâtre ou prestataire de service dans le domaine de l'événementiel), alors que l'enseignement théorique se donne à raison d'un ou deux jours par semaine à la Haute école de théâtre de Suisse romande (HETSR) de Lausanne: la Manufacture.

Des cours interentreprises, organisés par Artos sous forme de modules, complètent la formation: «C'est l'occasion d'aborder un thème de façon rigoureuse, sous l'angle des bonnes pratiques», souligne Thomas Jäggi, visiblement très satisfait de cette première volée qui a fait preuve de beaucoup de résilience. «Les élèves ont beaucoup appris en raison du dynamisme et de l'enthousiasme des formateurs qui voulaient prescrire, en quatre ans, leur inculquer vingt ans de pratique!», plaisante-t-il.

Depuis la mise en place de ce nouvel apprentissage, 46 étudiants de Suisse romande suivent ce cursus, dont trois qui habitent la région de La Côte. ●

NYON

De l'expérience à 20 ans



Bryan Mouchet travaille au Grand Théâtre à Genève.

Le Nyonnais Bryan Mouchet va commencer sa quatrième année d'apprentissage. Malgré son jeune âge, 20 ans, il compte déjà plusieurs années d'expérience dans la technique. Alors qu'il était encore écolier, il collaborait déjà à différents projets artistiques et prêtait main-forte à plusieurs troupes de théâtre amateur.

Outre son travail régulier au Grand Théâtre de Genève, il multiplie les stages et apprécie la variété des tâches qui lui sont confiées, passant de l'opéra à la comédie, de l'événementiel au festival musical: «J'aime ce métier, il me

passionne. Les horaires sont parfois particuliers, mais je le savais et cela ne me gêne pas. C'est un univers créatif: il faut concevoir des effets spéciaux et des accessoires; on touche aussi à l'électronique. La formation, plutôt large, nous demande beaucoup de connaissances à emmagasiner. C'est toutefois difficile d'être un spécialiste dans tous les domaines comme le souhaiteraient nos professeurs qui, parfois, nous prennent pour des ingénieurs», sourit-il.

Au terme de son apprentissage, Bryan compte bien encore étoffer ses expériences et se spécialiser. ●

GENOLIER

Deux femmes dans la volée

Amandine Thibaud, 22 ans, vient de Genolier. «Je n'avais jamais travaillé dans le domaine du théâtre; j'ai plongé dedans en cherchant ma voie. Je ne me voyais pas derrière un bureau, il fallait que ça bouge! J'ai effectué un stage au Théâtre du Grütli à Genève qui m'a beaucoup plu et j'y suis restée. J'aime la variété de ce travail qui me permet de voir beaucoup de choses et de rencontrer plein de gens. J'ai été très bien accueillie en tant que fille dans l'équipe. Nous ne sommes pas nombreuses dans le métier, mais j'ai reçu des retours très

positifs. Je fais toutes sortes de travaux: du montage au démontage de la scène, en passant par l'entretien du matériel. Je pratique même la soudure. C'est toutefois à la lumière que je me sens le plus à l'aise. Au niveau des cours, ça va, mais nous ne sommes que 2 filles sur 16 élèves dans ma classe. Nos camarades nous chambrent un peu, mais ils sont sympathiques», rigole Amandine qui espère, au terme de son apprentissage dans une année, pouvoir voyager un peu et mettre ses compétences au profit de structures étrangères. ●



Amandine Thibaud œuvre dans un métier où les femmes sont rares.

Travail de patience avant la place de stage

Edouard Hugli, de Morges, a travaillé pendant trois ans dans le milieu du théâtre en sortant de l'école obligatoire. Tel un stagiaire, il accompagnait un indépendant qui construisait des décors et travaillait dans la création lumière. Peu à peu, Edouard s'est constitué un réseau dans le milieu lui permettant d'être embauché comme auxiliaire dans plusieurs théâtres de Suisse romande: «Durant ces trois ans, j'ai cherché une place d'apprentissage; les conditions se sont assouplies au-



Edouard Hugli a trouvé une place au théâtre de l'Arsenic à Lausanne.

jourd'hui, mais c'était difficile à l'époque de se faire engager en étant mineur. Finalement, l'année dernière, le théâtre de l'Arsenic, à Lausanne, m'a permis de concrétiser mon souhait. A vingt ans, je viens donc de terminer ma première année d'apprentissage. Cela se passe très bien et j'apprends beaucoup de choses. Je connaissais un peu la pratique, mais pas la théorie.» Pour lui, l'idéal dans le futur serait de travailler à temps partiel dans un théâtre, en complétant ses horaires comme indépendant. ●

PUBLICITÉ

École de RYTHMIQUE-SOLFÈGE JAQUES-DALCROZE
Rue de la Colombière 29
1260 Nyon

- RYTHMIQUE PARENT-ENFANT (dès 2 ans ½)
- RYTHMIQUE (de 3 ans ½ à jeunes adultes)
- RYTHMIQUE EXPRESSION THÉÂTRALE (de 6 à 11 ans)
- RYTHMIQUE SENIORS (dès 60 ans)
- SOLFÈGE-RYTHMIQUE (dès 6 ans - 5 années élémentaires)
- FLÛTES DE BAMBOU (la construire, apprendre à en jouer)
- DANSE MODERNE (enfants, ados, jeunes adultes)
- CLAQUETTES TAPPHONICS (tous niveaux, de 7 ans à adultes)

Renseignements: 022 840 10 22
www.rythmique-nyon.ch

Français, Allemand, Anglais, Espagnol, Italien, Russe

Cours privés
En petits groupes (max. 6 pers.)
En entreprise
Cours de préparation à la naturalisation

Déclic
Déclic-Ecole de langues
Rue du Borgeaud 4
1196 Glând

022 364 28 35
www.ecole-declic.ch
info@ecole-declic.ch

ATELIER D'EXPRESSION L'ORÉE
Peinture (acrylique, collages, etc...)
& Ecriture

Petits groupes, journée et soir

Adresse: Ch. du Couchant 4, Morges
Infos: +41 79 274 17 39
Mail: france.degoumoens@bluewin.ch



Techniscéniste, un métier de l'ombre

APPRENTISSAGE • *Les métiers techniques de la scène sont reconnus par un CFC, initié il y a quatre ans. La formation a lieu en mode dual. Le témoignage de David da Cruz, formé à Nuithonie, à Villars-sur-Glâne.*

ELISABETH HAAS

Quand il s'agit de faire du feu sur scène, c'est de son ressort. Il règle les lumières, le son, les projections vidéo. Les pieds dans les câbles et les mains sur des claviers numériques: on l'appelle le techniscéniste. Depuis quatre ans existe un CFC qui forme et reconnaît les professionnels actifs dans l'ombre: leur nom ne figure jamais au générique des pièces de théâtre. Les techniscénistes montent et démontent les décors, gèrent la régie, exploitent le matériel technique, créent des effets spéciaux. Une première volée de neuf professionnels, dont fait partie le Fribourgeois David da Cruz, vient d'être diplômée. Vingt et un nouveaux apprentis ont rejoint la filière cet automne, 55 sont actuellement en formation en Suisse romande, dont onze femmes, détaille Claude Parrat, responsable de la filière techniscéniste CFC au sein de La Manufacture, la Haute Ecole de théâtre de Suisse romande.

Avant la mise en place de cet apprentissage de quatre ans en mode dual, les techniciens actifs dans les théâtres ou l'événementiel se formaient sur le tas. «Cette formation de techniscéniste est une reconnaissance, approuve Alain Menétrey. Avant, ce n'était pas un métier.» Le directeur technique de Nuithonie, à Villars-sur-Glâne, a été le maître d'apprentissage de David da Cruz. Il a accepté ce rôle parce que son apprenti, 32 ans aujourd'hui, avait déjà une expérience préalable des coulisses. «J'ai travaillé au Théâtre des Osses en tant qu'auto-didacte. Nuithonie m'avait déjà engagé en freelance», raconte David da Cruz, qui a profité de l'ouverture de cette filière pour faire reconnaître et élargir ses compétences.

Horaires très irréguliers

Passionné, il savait déjà les contraintes d'horaires très irréguliers, les longues journées, les soirées, les week-ends. Il aimait le caractère créa-

tif du métier. Mais c'est moins les artistes que le public qui le portent: «Ce qui m'attire, c'est réaliser des choses pour le plaisir des autres, pour voir des gens heureux à la fin du spectacle. Depuis toujours, David da Cruz aime aussi «bidouiller, démonter des machines, tirer des câbles, la vidéo, la photo, le côté touche-à-tout, parfois un peu bricole», énumère-t-il. Mais la qualité première d'un techniscéniste pour lui est la curiosité. Alain Menétrey nomme aussi le répondant, l'esprit d'initiative, l'autonomie.



«Le CFC est une reconnaissance. Avant ce n'était pas un métier»

ALAIN MENÉTREY

Le techniscéniste est un généraliste de la technique scénique: à lui de multiplier les expériences pour élargir son champ d'activité. Au sein de la Fondation Equilibre-Nuithonie, qui administre deux théâtres institutionnels, les apprentis ont l'occasion de suivre des stages dans des entreprises actives dans l'événementiel: ils voient de plus près comment créer des structures de toutes pièces, apprennent à imaginer des projets sur le plan administratif, ce qui implique de faire des offres, tenir un budget, gérer une équipe, se préoccuper de la sécurité du public. «Le CFC ouvre des portes, résume David da Cruz, il offre un éventail très large. Mais il faut toujours avoir le désir de continuer à se former seul. Les techniques changent constamment, il faut rester au courant des évolutions.»

Depuis l'été et la remise des diplômes, le professionnel travaille en tant que freelance. Il a été chef de projet pour une entreprise de Lausanne, continue de travailler pour des théâtres (il a notamment fait partie de

l'équipe technique qui a permis l'accueil du Béjart Ballet Lausanne à la Salle CO2 de La Tour-de-Trême), ou pour des compagnies indépendantes. Les postes stables et fixes sont rares dans ce métier. Les récents diplômés ont tous gardé une certaine part de liberté, pour «choisir des mandats dans leur domaine de compétences préféré ou pour créer soit en technique soit en artistique des pièces qu'ils ont à cœur», indique Claude Parrat. David da Cruz dit lui-même être «encore en phase d'exploration», avoir envie d'apprendre, ne pas vouloir se fixer. La durée des mandats qui lui sont confiés peut être très variable. Son agenda est bien rempli par un projet qui le tiendra en haleine les six prochains mois, en attendant d'être lui-

même à la tête d'une équipe technique, avec tout ce que ce rôle implique de doigté et de compétences sociales.

Avoir la flamme

Il ne s'inquiète donc pas de l'avenir: les demandes ne manquent pas. Mais pour gagner correctement sa vie en tant que freelance, il botte en touche. Il faut avoir la flamme, est conscient le professionnel. A l'image de tous les métiers de scène. Les fiches d'information sur l'apprentissage conseillent d'ailleurs d'attendre la majorité de 18 ans avant de se lancer. Valentin Savio, le nouvel apprenti de Nuithonie, en deuxième année, a une première formation d'électricien. Dans les perspectives de perfectionnement on trouve le brevet fédéral de technicien du spectacle et de technicien du son. Il est aussi possible de poursuivre sa formation à l'étranger. I

> Possibilités de s'informer sur le CFC de techniscéniste: www.hetsr.ch (qui est le site de l'école professionnelle, La Manufacture), www.artos-net.ch et www.orientation.ch



David da Cruz, techniscéniste (devant), et Valentin Savio, apprenti de 2^e année. ALAIN WICHT

APPUI SCOLAIRE

Apprendre, une question de confiance en soi

ELISABETH HAAS

Trois ans que Mélanie Cotting et Quentin Bays accompagnent des enfants de l'école obligatoire au cours d'ateliers d'appui scolaire. Leur expérience leur a fait privilégier la forme du jeu pour animer ces ateliers. L'appui scolaire que les deux enseignants offrent ne relève pas des matières enseignées à l'école. Ils n'entendent pas combler les lacunes de conjugaison ou d'algèbre, mais interviennent au niveau de «l'attitude face à l'école, de la motivation, la concentration, l'autonomie dans l'apprentissage». Leur jeu s'intitule «Cap sur la confiance»: pour eux, une bonne part de la réussite scolaire tient de la confiance en soi.

«Nous avons créé ce jeu pour avoir un support pédagogique ludique pour pouvoir travailler avec les enfants. C'est une évidence de travailler sous forme de jeu. Les enfants apprennent en jouant», estiment Mélanie Cotting et Quentin Bays, qui ont été actifs tous deux durant plusieurs années au sein de l'école publique fribourgeoise avant de fonder leur entreprise, Paho Formation. «Nous ne voulons pas

qu'ils aient l'impression, en arrivant chez nous, de revenir à l'école. D'autant que les enfants ont été inscrits par leurs parents et n'ont pas choisi eux-mêmes de participer aux ateliers.»

Ainsi «Cap sur la confiance» est conçu comme une chasse au trésor. Les enfants ont pour mission de récolter suffisamment d'«étoiles d'expérience» pour pouvoir au terme de l'atelier ouvrir un coffre aux trésors. Ils gagnent ces étoiles en tirant des cartes à tour de rôle, qui les invitent à passer des étapes, dans l'idée de mener leur bateau à bon port, sans être engloutis par les vagues.

A la première étape, les enfants doivent «choisir une destination». A l'aide de cartes à l'image d'un phare ou d'une lanterne, ils formulent leur objectif et répondent à des questions destinées à mieux se comprendre eux-mêmes et à mieux comprendre leur rapport à l'école. Les cartes leur demandent de mettre leurs propres mots sur leur motivation à suivre l'atelier, par exemple faire des meilleures



Quentin Bays et Mélanie Cotting, enseignants. SOPHIE ROBERT-NICOU

notes aux évaluations, rester concentré, s'améliorer en maths.

La deuxième étape est représentée par une ancre. Il s'agit de tout ce qui empêche les enfants de réussir, donc d'atteindre leur destination: par exemple le bruit qui agace, le stress ressenti lors des évaluations, ou des pensées telles que «je suis nul en maths, je ne vais pas y arriver». Pour Mélanie Cotting et Quentin Bays, des émotions négatives peuvent

bloquer l'apprentissage: ils estiment nécessaire de travailler à renverser les images «affreuses» que certains enfants se font d'eux-mêmes ou à les aider à évacuer le stress par exemple.

La troisième étape symbolisée par un gouvernail s'intitule «apprendre à naviguer»: les cartes proposent des énigmes à résoudre, des problèmes de maths à calculer, des défis à réaliser,

comme des exercices de mémorisation, ou encore d'assimiler des stratégies d'apprentissage, telles que la gestion mentale. Des cartes offrent encore le profil d'un pirate, «voleur d'idées»: à tour de rôle les participants de l'atelier se mettent à la place de l'enfant qui a tiré la carte et lui disent ce qu'ils feraient à sa place. Ils se donnent des idées, qui peuvent être utiles à tous.

A chaque étape réussie, les enfants reçoivent des «étoiles d'expérience» qui leur ouvrent, au terme de l'atelier, le coffre aux trésors. Ce sont donc des cartes qui posent des questions, incitent à réfléchir, font avancer le bateau: ce ne sont pas directement les deux enseignants. «Nous mettons l'accent sur la confiance et l'autonomie. Les enfants sont eux-mêmes capitaines de leur bateau. Les parents, les enseignants ne peuvent pas faire avancer leur bateau à leur place», justifient Mélanie Cotting et Quentin Bays.

Cette manière ludique de travailler sur soi laisse aussi l'initiative aux enfants: «Ils peuvent

passer leur tour, ne sont pas forcés de jouer. Mais les exercices réalisés, l'avancement, les progrès sont récompensés: nous parlons de renforcement positif. Des difficultés il y en a souvent dans la vie. Après l'atelier, ils sont mieux équipés pour affronter les vagues.»

Les ateliers «Cap sur la confiance» ont lieu sur trois demi-jours à Avry-sur-Matran, le mercredi après midi, le samedi matin ou durant les vacances. Ils existent sur trois niveaux et sont destinés à des enfants âgés de 7 à 14 ans, par groupe de 8 au maximum. Paho Formation propose aussi des ateliers aux parents qui souhaitent mieux aider leur enfant, aux enseignants et aux formateurs, ainsi que du coaching individuel pour toute personne, adolescente ou adulte, en formation. Le jeu «Cap sur la confiance» est également disponible dans une version simplifiée à utiliser en famille. I

> www.paho-formation.com

> Conférences sur les ateliers «Cap sur la confiance» ce soir à 20 h à l'aula du CO de Romont ainsi que le 30 novembre à 19 h 30 à l'école primaire de Posieux.